

## La question des sources

L'histoire de la prise de Constantinople a été écrite bien des fois, et le présent travail n'a pas l'ambition de se substituer aux ouvrages nombreux, documentés, érudits le plus souvent, qui ont déjà été publiés. Mais il ne s'agit pas non plus de les compiler. Notre but a été de rassembler des textes qui n'avaient encore jamais été traduits en français, et de les faire connaître comme documents historiques, en évitant de trop les commenter.

Un éminent professeur italien de la Fondazione Lorenzo Valla, (Université de Bologne), Agostino Pertusi, nous a considérablement mâché le travail, puisqu'il a réuni en deux volumes la plupart des sources contemporaines de l'événement (tome 1 : les témoignages des contemporains) et des textes écrits sous le coup de la nouvelle (tome 2 l'écho dans le monde). Un autre érudit, Nicola Iorga, avait précédemment rassemblé un nombre important de documents en langue originale. Ces deux recueils nous ont permis de traduire à partir de sources dont l'apparat-critique a été solidement établi.

### 1 – Les langues des sources, la traduction.

Cependant, certains de ces textes n'ont pas été traduits à partir de leur langue originale. Prenons l'exemple de Georges Mihajlovic d'Ostrovica, qui a écrit les « Mémoires d'un janissaire ». Ce texte, originellement écrit en serbe, a été traduit en polonais et en tchèque. Le texte serbe a disparu. Les traductions en italien, en français (en 1972 une version est parue par Zaremba et Balivet aux éditions Anacharsis) ou en serbe doivent être confrontées pour éviter les contresens, en particulier sur les chiffres. Nous avons choisi de traduire à partir du serbe moderne (texte établi par Georges Zivanovic) tout en gardant un œil sur les deux versions antérieures, le chapitre 26 qui se rapporte à notre sujet. En effet, faute de savoir le polonais ou le tchèque, nous nous sommes appuyés sur la version en langue slave, forcément plus proche : ce détour nous a permis de mesurer les risques d'une traduction de traduction.

L'autre exemple est celui de l'évêque Samile ou Samuel dont vous parlera Bernard Myers, qui l'a traduit à partir du vieil allemand, langue d'origine.

Les deux sources qui semblent les plus cohérentes sont les lettres écrites au pape par Léonard de Chio, évêque génois, envoyé à Constantinople pour y faire l'union, et à Bessarion par Isidore de Kiev, le cardinal ruthène, c'est à dire russe. Ces documents n'avaient pas encore été traduits en français, ce qui s'explique parce qu'étant en latin, ils sont immédiatement accessibles aux spécialistes.

### 2 – La cohérence des informations

Car le problème des sources est moins celui de leur langue d'origine que celui de leur cohérence. Nous nous contenterons d'un exemple pour montrer la difficulté d'établir la vérité : le sultan Mehmet arrive devant les fortification avec une énorme artillerie :

#### 1- Version de Leonardo di Chio :

« Ils installèrent un épouvantable canon, qui du reste éclata, si énorme qu'il fallait cent cinquante paires de bœufs pour la traîner, juste en face de cette partie des fortifications dite Kalegarea, qui était dégarinée, c'est à dire non protégée ni par un fossé ni par un remblai, et ils se mirent à détruire la muraille avec des boulets de pierre de onze paumes de tour (2,20m de circonférence, NDLT qui n'est sûre de rien). Heureusement, à cet endroit, la muraille était solide et épaisse. Pourtant, elle ne résistait pas aux coups d'une arme aussi épouvantable. Par la suite, comme le sultan était furieux de l'éclatement de ce canon, et ne voulait pas se sentir affligé au cours d'un

combat si important, il en fit fondre un autre encore plus grand. Mais ce canon, d'après ce que l'on dit, par l'intervention de Châilil Pacha , ministre du sultan mais ami des Grecs, ne fut jamais terminé par le fondeur. »

Version d'Isidore de Kiev

« ... Il fit fondre plus de dix mille bombardes dont trois plus grandes que les autres : la première lançait des pierres de onze paumes et d'un poids de quatorze cantares, la seconde de dix paumes et de douze cantares, la troisième de neuf paumes et de dix cantares. Les autres bombardes étaient de calibre inférieur, l'une d'elle plus petite. Il y avait des arquebuses en grand nombre. Mais ces petits canons ne causaient pas de dommages aux murailles, contrairement aux trois grosses qui envoyèrent plus de **sept cents gros projectiles** et provoquèrent de graves dommages. »

Version de Samile :

Ils avaient cinquante grands canons et cinq cents petits, et le plus grand de tous avait le diamètre d'un cuveau de dix-sept seaux et était long de vingt emfans. Et quand ils tirèrent avec ce grand canon contre les murailles de la ville, ils abattirent une grande tour et avec elle quinze mètres de mur de chaque côté. Toujours avec ce canon, ils ont lancé **trois cent cinquante deux blocs de pierre** contre la ville et surtout, avec les cinq cents petits canons, ils tiraient sans interruption sur la population, si bien que personne ne réussissait à lever les yeux pour se protéger. Contre un tel bombardement il n'y avait rien à faire.

Version toute poétique de Tursun Beg :

«A l'infanterie il ordonna de traîner les canons à la gueule enflammée, les canons tous si puissants que les pierres qu'ils lançaient laissaient une trace dans le ciel et dans la mer... Les pierres , chacune capable de détruire une montagne, fendaient comme des têtes de démons les cimes des tours de la place forte, et faisaient osciller les structures des murs. Elles résonnaient dans le cœur des habitants... comme la foudre du ciel. »

On voit que personne n'est vraiment d'accord sur le nombre des canons, ni sur la taille et le nombre des projectiles, mais il ressort cependant que c'est grâce à une artillerie pour l'époque révolutionnaire que Mehmet II a pu prendre la ville.

On pourrait de même multiplier les exemples pour la façon extraordinaire dont le sultan fit transporter les galères par voie de terre pour les laisser couler dans le golfe de la Corne d'Or, ou pour chiffrer le nombre de combattants de chaque côté. Il est difficile de se faire une opinion juste, on doit se contenter de confronter des sources trop souvent contradictoires.